

LAURENT LACOTTE PRÉSENCES ET INTRUSIONS

*Forêts paisibles,
Jamais un vain désir ne trouble ici nos cœurs.
S'ils sont sensibles,
Fortune, ce n'est pas au prix de tes faveurs.*

Air des Sauvages, Les Indes Galantes de Jean-Philippe Rameau, livret de Louis Fuzelier, 1735

Le mythe de l'homme naturel fonde les principes des Lumières dont la France pavoise ses édifices publics ; cet état de nature se serait caractérisé par la liberté, l'égalité et la fraternité entre les membres d'une humanité de bons sauvages.

Par un étrange phénomène d'appropriation culturelle, la bonne société du 18^e siècle multiplie les références à l'innocence originelle de la nature : les Indiens et les Caraïbes peuplent l'opéra, le théâtre et la littérature, les jardins à la française sont remplacés par des parcs où les arbres poussent sans contrainte, et même Marie-Antoinette se recompose une vie de fermière dans son *Hameau versaillais*.

Ce retour à la nature, précurseur du romantisme allemand, s'apparente à un nouvel attachement à la terre, nourricière et vraie, seul salut face à la corruption sanitaire et morale de la vie urbaine, dont les lois ont pour nom fausseté, violence et laideur.

La liberté du loup dans les forêts assure sa supériorité face au chien des villes, nourri des restes d'une société véritablement sauvage.

Peu à peu, ceux qui en ont les moyens rejoignent leurs villégiatures et délaissent les villes, où se retrouvent entre eux les sans-culottes (on dira au 19^e siècle *les prolétaires*), les vagabonds (on dira au 20^e siècle *les apatrides* et au 21^e *les migrants*) et les débauchés (les chômeurs donc).

*
**

Ces tensions complexes qui fondent les rapports sociaux, esthétiques et territoriaux sont au cœur du travail de Laurent Lacotte.

Il s'agit bien d'une division sociale des territoires, ou, comme le pose le géographe genevois Bernard Debarbieux¹, d'une partition spatiale institutionnalisée qui cloisonne des mondes étanches².

Le collage apparaît alors comme un remède visuel à cette ségrégation.

Les images créées par Laurent Lacotte dans des paysages naturels (sous-bois, sommets neiges éternelles, forêts calcinées, étendues littorales ou rives boueuses) tendent à mettre en présence de ces espaces dépourvus de traces humaines la temporalité fuyante de la vie brève des hommes. Les jeux d'enfants ou les peines du

grand âge composent autant de vanités face à l'ordre immuable de la nature.

Certes, les collisions ainsi suscitées paraissent appeler une certaine mélancolie, associée à la nostalgie et au regret du temps qui passe. Pourtant, le geste s'avère plus radical : en faisant recours à la végétation, l'image des arbres ou des flots troublés par l'irruption d'un lit ou d'un déambulateur prépare l'arrivée de l'Intrus.

Cet Intrus protéiforme, toujours présent quelque part, aura ici le visage de l'enfance, et là-bas celui du SDF, ici l'apparence des migrants, là-bas celle des disparus. Un ailleurs spatial et social.

*
**

La ville contemporaine semble s'adapter aux nomadismes d'aujourd'hui : connexions multimodales, transports libre-service, bornes de chargement, drive-in, accompagnent de nouveaux désirs de mobilité et de fluidité.

Que viennent alors faire les *Bas-Reliefs* de Laurent Lacotte dans ces circulations? Ils reprennent les formes des mobiliers d'empêchement anti-SDF et leur redonnent comme environnement, non plus l'espace public, mais celui du monde de l'art.

Le geste de Laurent Lacotte n'est pas seulement métaphorique : certes, la photographie donne à voir l'image d'une chasse permanente à l'immobilité, mais elle témoigne aussi de la démolition effective de ces mobiliers d'empêchement par l'artiste.

Ces reliefs bosselés sont en effet délogés, défoncés à la masse, retirés par l'artiste de l'espace urbain où ils fleurissent, avant d'être réinstallés dans un contexte artistique - musée ou centre d'art - qui se soumet alors aux mêmes contraintes physiques que le cadre urbain.

La figure du SDF est également convoquée dans l'oeuvre *Office* : à la fois photographie et action, elle aussi s'attache à une figure de l'itinérance, et met en cause le caractère économique, professionnel, de la mendicité, sujet à de nombreux préjugés.

Absent, le SDF semble l'être par essence : si son errance semble s'assimiler au mouvement des nomades urbains, elle le soustrait néanmoins à la vue.

Pourtant, à l'autre bout du fil, c'est Laurent Lacotte qui réceptionne les appels. Dans cette relation qui s'instaure alors, l'effet de réalité fonctionne à plein : l'artiste incarne d'abord, en quelque sorte par projection, le sans-abri qui a laissé son numéro sur la pancarte ; la surprise laisse enfin la place à des échanges entre humains, ceux-là mêmes qui, par leur absence, déshumanisent les SDF.

*
**

Présences, la première exposition de Laurent Lacotte à la galerie Les Filles du

Calvaire, condense en trois photographies ces figures qui marquent l'imaginaire de l'artiste.

Trois piliers structurent l'exposition : l'espace connaît là une architecture triangulaire - ainsi se délimite pour Plutarque tout nouveau sanctuaire³, par une forme géométrique témoignant de la stabilité, de la cohésion et de l'harmonie du lien divin. C'est pourtant à une exploration humaine, trop humaine même, qu'ouvre Laurent Lacotte, car les figures convoquées ici s'apparentent toutes à des situations de pertes, de sorties de route, de déraillements.

La plus urgente et la plus actuelle nous fixe depuis l'autre rive de la Méditerranée. A Nice, lors d'une visite exploratoire préalable à l'exposition *Go Canny!* à la Villa Arson⁴, l'artiste repère sur la Promenade des Anglais une solitaire reproduction de la Statue de la liberté scrutant l'horizon brumeux. La drapant d'une couverture de survie, il souligne d'un or chiffonné la faiblesse actuelle de cette gardienne, qui a fini par adopter, selon un inquiétant mimétisme, les oripeaux de celles et ceux qui tentent de fuir au-delà des mers. Phare peinant à dissiper le brouillard d'un monde en pleine détresse, **GUARD** se signale aussi bien au début d'une histoire des migrations qu'à la fin d'une logique européenne ne parvenant plus à rallumer son flambeau.

De cette nuit tombante, qu'aucune chouette apparemment ne traverse⁵, semble émerger un panonceau indiquant une petite localité⁶ : **LA FRANCE**.

L'image frappe par sa proximité avec la grande tradition des films de suspense, ceux de Hitchcock ou de Georges Franju : dans l'épaisseur des ténèbres, les phares ne découpent qu'à l'aveugle un chemin de campagne, enfin un mot apparaît, l'indication de se retrouver enfin quelque part, en lieu sûr. Sentiment illusoire : on connaît la suite de l'histoire, puisqu'elle se reproduit à chaque fois, qu'à chaque fois le refuge n'abrite de rien, qu'au contraire s'y déroule la sordide mésaventure de héros désintégrés. Voilà, la France.

C'est de l'humus que vient l'humain, et à lui qu'il retourne. Dans la rue, une silhouette se couvre de feuilles mortes; impassible, lasse peut-être, elle attend quelque chose qui paraît être déjà venu, un retour à la nature indifférente. **CADUQUE** emprunte à la vanité son humilité, au romantisme son sublime, et au contemporain sa banalité : ce qui crève les yeux rend aveugle.

*
**

Davantage que dans la dénonciation des peurs, des cruautés et des lâchetés qui façonnent le moche aujourd'hui, Laurent Lacotte se situe dans l'action.

Les photographies de ces *Présences* ne renvoient pas à des mises en scène :

les situations produites par l'artiste sont autant de sculptures éphémères qui s'inscrivent dans le réel. Si l'image se manifeste, elle charrie avec elle, dans cet espace sanctuarisé consacré à l'art, ce que le monde du dehors, voire des dehors, comporte d'obscène et de fané. Sous le papier glacé, les interventions de Laurent Lacotte perdurent par-delà la photographie, renvoyant de ce fait le médium au-delà du cliché.

En défonçant à coups de masse les mobiliers d'empêchement anti-SDF, en ouvrant sa ligne téléphonique aux appels de citoyens pensant appeler un mendiant ayant temporairement quitté son poste de 'travail'⁵, ou encore en installant dans des lieux bucoliques une cabane pour migrants construite selon les plans de Médecins sans frontières, Laurent Lacotte active une dimension physique et politique toujours à l'œuvre dans ses productions.

En même temps qu'une métaphore passionnée et critique du processus photographique [révéler/fixer], peut-être peut-on voir dans cette présence de parias au sein de lieux d'art -où ils brillent souvent par leur absence sinon symbolique, du moins physique- la mise en oeuvre d'une transformation du monde. L'artiste assume tout à la fois la modestie de son étendue politique et l'infini de sa licence poétique - l'invention, par l'image, de plus beaux demains.

Donner à voir s'avère dès lors aussi nécessaire qu'insuffisant : si, pour Démocrite, "la parole est l'ombre de l'acte", sans doute Laurent Lacotte cherche-t-il à approcher la part d'ombre d'actes politiques quotidiens, qui, avec cette ombre, gagnent en gravité jusqu'à peser dans le réel.

1. «Les spatialités dans l'oeuvre de Hannah Arendt», Revue européenne de géographie, 2014

2. « (Le foyer, la propriété) apparaît dans la cité grâce aux limites qui séparent les unes des autres les maisons familiales. La loi s'identifie à cette frontière qui, autrefois, avait été en effet un espace, une sorte de no man's land entre le privé et le public, abritant et protégeant les deux domaines tout en les séparant l'un de l'autre », in Hannah Arendt, Condition de l'homme moderne, Calmann-Lévy, Paris, 1983

3. Plutarque, *Sur les sanctuaires dont les oracles ont cessé*, in *Œuvres morales*, Les Belles Lettres, Paris, 1972

4. *Go Canny! Poétique du sabotage*, commissaires Nathalie Desmet, Eric Mangion et Marion Zilio, Villa Arson, Nice, exposition du 10 février au 30 avril 2017

5. "La chouette de Minerve prend son envol au crépuscule.", Hegel, préface aux *Principes de la philosophie du droit*, Vrin, Paris, 1975

6. Lieu-dit situé dans la commune de Lauzun (Lot-et-Garonne)